

MORGANT, ARMEL, FAÑCH LE HENAFF et DONATIEN LAURENT.
Locronan, la troménie et les peintres. [Préambule de FAÑCH POSTIC]. [Lopérec, Bretagne], Locus solus, 2013, 161 p. ISBN 978-2-36833-007-4

Jean-Pierre Pichette

Volume 12, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026817ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026817ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pichette, J.-P. (2014). Compte rendu de [MORGANT, ARMEL, FAÑCH LE HENAFF et DONATIEN LAURENT. *Locronan, la troménie et les peintres. [Préambule de FAÑCH POSTIC]. [Lopérec, Bretagne], Locus solus, 2013, 161 p. ISBN 978-2-36833-007-4*]. *Rabaska*, 12, 283–287. <https://doi.org/10.7202/1026817ar>

l'oncle de sa femme, et que le contrat notarié a été fait devant le notaire Joseph Petitelère en janvier 1860 ! Mais cela est aussi d'intérêt. On glane aussi maints petits renseignements sur la fondation du « Cercle des x », par exemple, celle de la « Société royale du Canada », sur ses frères ou sœurs, sur les siens, sur son jardin, sur sa bibliothèque dont la moitié est réservée à sa « collection d'oiseaux, de nids et d'œufs ». Ainsi, on apprend que sir Narcisse-Fortunat Belleau et son épouse préfèrent leur « modeste maison de la rue Saint-Louis » à Spencer Wood, maison prestigieuse nouvellement acquise par le Québec pour y faire résider le lieutenant-gouverneur.

En nous donnant *Souvenirs et réminiscences* de McPherson, le professeur Roger Le Moine ajoute un nom à ceux de Laure Conan, Joseph Marmette, Napoléon Bourassa, Honoré Beaugrand, Louise-Amélie Panet qu'il a fait connaître. Déjà, en 1985, Roger Le Moine avait écrit le livre *Un Québécois bien tranquille* sur James McPherson Le Moine, en qui il voit un écrivain qui se percevait « comme un francophone », même s'il est de langue anglaise par sa mère, un « ambassadeur de la bonne entente » qui « a compris qu'il ne pourrait [...] vivre à l'abri de la controverse qu'en adaptant une attitude de tolérance et de compréhension ». Il évite même de parler de politique et de religion. Bonententiste, on pourrait le rapprocher de son contemporain Philippe Aubert de Gaspé, son aîné. Quoi qu'il en soit, Roger Le Moine attire l'attention sur un bel esprit qui ne mérite pas qu'on l'oublie.

ANDRÉ GAULIN

professeur émérite de l'Université Laval

MORGANT, ARMEL, FAÑCH LE HENAFF et DONATIEN LAURENT. *Locronan, la troménie et les peintres*. [Préambule de FAÑCH POSTIC]. [Lopérec, Bretagne], Locus solus, 2013, 161 p. ISBN 978-2-36833-007-4.

La France républicaine reste singulièrement conservatrice. Les trois notions de sa devise, « liberté, égalité, fraternité », des valeurs foncièrement chrétiennes que Fénelon fut le premier à associer à la fin du XVII^e siècle, le confirment, comme l'évoquent encore, dans ce monde contemporain présumément laïc, le rappel quotidien du saint du jour par les présentatrices météo de la télévision nationale ou les jours fériés toujours inscrits dans le calendrier sous leur étiquette catholique : Pâques, Ascension, Pentecôte, Assomption, avec les vacances scolaires de la Toussaint et de Noël... À ce chapitre, le Québec, cette « terre colonisée par le ciel », selon le bilan de Jean Simard, a de qui tenir, lui qui n'en est pas non plus à un paradoxe près.

Or la troménie, et notamment celle qui se pratique depuis des siècles à Locronan – au moins depuis 1585 selon les documents conservés –, aurait une histoire plus longue encore. Assimilée à la vie d'un saint irlandais venu évangéliser la Bretagne au ^{vi} siècle, « cette étonnante déambulation sacrée qui attire tous les six ans pendant huit jours, à la mi-juillet, vers le sanctuaire de Ronan [...] des milliers de pèlerins venus de toute la Bretagne celtique » forme un « circuit sacré, long de près de 12 kilomètres et jalonné de douze stations¹² ». Dans l'intervalle des cinq années qui séparent deux grandes troménies, on pratique annuellement la petite troménie, réduite à environ cinq kilomètres, le deuxième dimanche de juillet. Selon Donatien Laurent, qui lui a consacré depuis 1977 une demi-douzaine d'articles et dont l'un d'eux¹³ forme le chapitre final de la publication (chap. 6), cette « marche pénitentielle », la petite comme la grande, fait corps avec le paysage et « semble reposer sur une conception du sacré et sur des représentations qui paraissent émerger du passé lointain de l'homme néolithique », bien avant l'ère chrétienne. Sous leur habillage religieux actuel, il se dit « convaincu que les deux parcours sont contemporains l'un de l'autre et dans une relation d'étroite dépendance qui fait de ce double rituel, dans son principe comme dans le détail de son déroulement, la continuation à peine renouvelée, jusqu'en notre ^{xxi} siècle, d'un grand cérémonial préchrétien lié à la représentation du cycle calendaire, de la marche du temps et de l'alternance des saisons » (p. 137). Et il s'applique à démontrer cette hypothèse en s'appuyant sur le calendrier celtique, sur le tracé de la troménie, la dédicace des stations, la double signification du parcours, etc. Les concepteurs de ce volume ne pouvaient omettre un pareil exercice de réflexion, minutieux, solide et pédagogique, voire propre à fasciner les plus sceptiques, et ils l'ont avec raison placé en appendice, tellement les travaux de l'ethnologue Laurent ont dû inspirer l'idée même de leur projet dédié aux artistes qui ont illustré la troménie de Locronan.

En prélude (chap. 1), on campe en images le site d'abord, Locronan, c'est-à-dire le « lieu de Ronan », le « sanctuaire naturel » choisi par l'ermite avec sa « succession de descentes et de montées, de terres sèches et de passages humides, qui coïncident bien avec le passage des mois et des saisons », et on fait voir les toutes premières gravures de la troménie : six des trente-trois eaux-fortes d'Albert Peters-Destéract (1874-1951), une commande réalisée en 1911 pour illustrer le livre d'Anatole Le Braz (1859-1926), *Au pays des pardons* (1912). On relate alors la vie du personnage d'après la « Légende de saint Ronan » (chap. 2) du *Barzaz-Breiz* de Théodore Hersart de

12. Donatien Laurent, « La Troménie de Locronan. Rite, espace et temps sacré », *Tradition et histoire dans la culture populaire*, Grenoble, Centre alpin et rhodanien d'ethnologie, 1990, p. 11.

13. D'après *La Nuit celtique*, Terre de Brume Éditions, Presses universitaires de Rennes, 1997, p. 87-110.

La Villemarqué (1815-1895)¹⁴ : sur le conseil d'un ange, Ronan quitte l'Irlande et s'installe en Cornouaille bretonne. Le pénitent, qui avait sauvé de la gueule d'un loup le mouton d'un paysan en pleur, fut calomnié par Keban, l'épouse de ce dernier, et accusé d'avoir ensorcelé sa famille et étranglé sa fille. Mis au cachot par le roi Gradlon, on lâcha contre Ronan deux chiens affamés ; un signe de croix les ayant retenus à l'écart, il obtint du roi la grâce de la calomniatrice et ressuscita son enfant. À la mort de Ronan, l'un des deux buffles tirant sa dépouille perdit une corne, frappé par le battoir de Keban qui maudissait le saint : la femme fut aussitôt engloutie dans le sol. On enterra le saint au sommet de la montagne, là où s'étaient arrêtés les buffles. Une seconde version de la légende provient des dix médaillons sculptés en 1706 par Louis Bariou pour orner la chaire de l'église de Locronan.

Armel Morgant s'emploie dès lors à décrire l'enquête menée pour retracer tous ces illustrateurs qui ont représenté la troménie de Locronan (chap. 3). Signalant la découverte de la Bretagne par les peintres au XVIII^e siècle et leur intérêt tardif pour cette région du Finistère, ses paysages et ses habitants, il avance avec fierté : « Tout ce qui a compté dans la peinture bretonne du XX^e siècle est un jour passé par Locronan » (p. 32). Il en expose les circonstances dans son « essai de constitution d'un patrimoine pictural » qui résume clairement la trajectoire des acteurs, leurs sensibilités particulières et leur intérêt pour le sujet, avec l'état de leur production : quelque 300 tableaux rassemblés – dessins au crayon, fusains, gouaches, aquarelles, huiles, acryliques, gravures, même des sculptures, bas-reliefs et faïences – interprétés par une trentaine d'artistes depuis Peters-Destéact jusqu'aux bannières de Pierre Toulhouat ou la toile de Ronan Olier datant de 2007. Les auteurs ont ainsi pu tirer de leur inventaire plus de 170 œuvres, livrées avec fiche technique et commentaires dans tout le livre, mais essentiellement réunies et ordonnées pour documenter visuellement chacune des étapes du chemin de la troménie (chap. 4). Du départ de l'église, en passant par les douze stations (saint Eutrope, Ecce Homo, saint Germain, sainte Anne de la Palud, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, et les saints Miliou, Jean, Gwenole, Ouen, Ronan, Telo, Maurice), le lecteur parcourt la quarantaine de huttes de branchages dressées pour l'occasion sur le quadrilatère pluriséculaire de la grande troménie et dédiées à autant de saints (Christophe, Roch, Mathurin, etc.) et de saintes (Marguerite, Barbe, Thérèse, diverses Notre-Dame, etc.) dont la statue est gardée par un préposé, et il escorte quelquefois les pèlerins en costume tantôt dans les ascensions ou prenant la pause au sommet de la Place de la corne,

14. Vicomte Hersart de La Villemarqué, *Chants populaires de la Bretagne – Barzaz-Breiz*, Paris, Librairie académique Perrin, 1963 [1867] p. [477]-482. À partir des carnets d'enquête de l'auteur qu'il a retrouvés, Donatien Laurent a démontré la valeur réelle de la collecte de La Villemarqué en même temps que ses limites : *Aux sources du Barzaz-Breiz : la mémoire d'un peuple*, Douarnenez, Ar Men, 1989, 337 p.

tantôt faisant le tour du mégalithe de saint Ronan, ou en procession avec les bannières jusque sur la place de l'église et dans le temple où s'achève le pèlerinage.

Aux côtés des Jeanne Malivel, René-Yves Creston, Pierre Cavellat, Georges Géo-Fourrier et de quelques dizaines d'autres, trois artistes, « en la matière insurpassables » selon Morgant, se détachent très nettement du groupe des peintres troméniens. Leurs noms reviennent constamment, car leurs images composent plus de la moitié de l'iconographie de l'album. Le premier, Mathurin Méheut (1882-1958), est le maître des deux autres et il aurait produit environ 1 500 dessins sur ce seul thème ; 36 œuvres y sont représentées. Méheut et Yvonne Jean-Haffen (1895-1993), son élève et collaboratrice, ont découvert ensemble la troménie en 1929 et l'ont assidûment fréquentée jusque dans les années 1950, en artistes talentueux, mais aussi en croyants émus ; on a retenu 40 illustrations de celle-ci, dont l'une est reprise en couverture, à juste titre à mon avis, car, comme celles de son maître, ce sont les plus riches en couleur. L'ouvrage nous réserve enfin une agréable surprise, car le troisième peintre est cet artiste alsacien qui émigra à Montréal en 1948 et qui connut une carrière exceptionnelle d'illustrateur et de cinéaste, oscarisé deux fois. Élève de Méheut à l'école des beaux-arts de Rennes de 1940 à 1943, le grand Frédéric Back (1924-2013) participa à la troménie de 1941, ce dont témoignent les 16 dessins publiés. Seul survivant du groupe, il accorda un entretien à Fañch Le Henaff à Montréal à l'été 2011 : dans « La mémoire de l'artiste » (chap. 5), on présente la transcription de cette entrevue où Back évoque brièvement sa formation assez libre auprès de Méheut, sa découverte de la Bretagne, son séjour à Douarnenez, son amour de la campagne habitée et de la nature, dont il fera son combat emblématique dans *L'Homme qui plantait des arbres* (1989) et au-delà. En annexe, on trouve encore le plan, la carte et la toponymie de la troménie, des notices biographiques des peintres et une bibliographie, avec filmographie et discographie.

Esquisses, crayons, fusains, documents de terrain souvent pris sur le vif avec un minimum de coloration ou, plus rarement, peintures polychromes achevées en atelier : quel riche et abondant concentré des styles picturaux du xx^e siècle dans ce patrimoine exemplaire ! Les mots ne peuvent donner à voir tous les détails captés par des imagiers avertis et rendus dans un très beau livre d'art voué à Locronan, petit bourg finistérien de 800 habitants, qui serait en fait « le plus explicite des temples à ciel ouvert » (p. 12).

L'ouvrage, né du projet d'exposition avorté de Fañch Le Henaff, a déjà connu la réimpression et remporté le premier prix du Grand-Ouest, décerné par le jury de l'Association des écrivains de l'Ouest. Récemment, en raison de son apport précieux à la connaissance de la grande troménie, la municipalité de Locronan a rendu un hommage particulier à Donatien Laurent, la

veille de la petite troménie, en inaugurant le « Jardin Donatien-Laurent » derrière l'église, en présence de l'ethnologue. Sur la plaque dévoilée le 12 juillet 2014, on peut lire, sous la dédicace, cette formule : « La Troménie : un rituel de sympathie entre le ciel et les hommes ». En préambule, Fañch Postic, qui, vers 1978, avait « eu droit à la primeur d'une intuition qui, au fil des années, n'allait cesser de s'étayer, de s'affiner », retrouve la parole du chercheur breton qui en précise le sens : faire la troménie, c'est rejouer « sur la Terre, à une échelle réduite, le scénario que pratiquent là-haut en vraie grandeur nature la lune et le soleil ».

JEAN-PIERRE PICHETTE
Université Sainte-Anne

PICHETTE, JEAN-PIERRE [dir.]. *L'Apport des prêtres et des religieux au patrimoine des minorités : parcours comparés Bretagne/Canada français*. Actes des journées internationales d'étude tenues du 19 au 21 octobre 2011 à l'Université Sainte-Anne et les 17 et 18 novembre 2011 à l'Université de Bretagne Occidentale », *Port Acadie. Revue interdisciplinaire en études acadiennes*, n° 24-25-26 (automne 2013, printemps 2014, automne 2014), Pointe-de-l'Église, 483 p. ISSN 1498-7651.

Hommage d'une communauté scientifique à des figures exemplaires, auteurs de collectes parfois précoces : de la passion à la science. – Ainsi pourrait-on condenser la manne universitaire rassemblée dans cet impressionnant travail collectif si érudit, fruit des journées d'étude spécifiques citées ci-dessus, grâce aux contributions de vingt-neuf auteurs. Je me dois d'avouer ma perplexité devant l'importance affichée de tant de « figures religieuses » engagées dans la quête et la description linguistique, la compilation et la rédaction de chansonniers¹⁵, la propagation de textes régionalistes militants¹⁶, comme dans des travaux plus classiques, ethnographiques ou historiques¹⁷, voire muséographiques¹⁸ dont je rendrai compte un peu plus tard.

15. Le professeur et chercheur de l'Université de Sudbury, Marcel Bénéteau n'oppose pas les prêtres collecteurs aux religieux compilateurs et rassembleurs de chansons qui éditent des chansonniers, mais préfère souligner leurs interactions et la réflexivité de leurs postures intellectuelles.

16. La communication éclairée du professeur Aurélien Boivin de l'Université Laval initie à ce type de littérature inspirée de « *la réalité canadienne* », dont les auteurs « *intimistes* » et ardents « *défenseurs des valeurs traditionnelles* » sont tout dévoués à « *la vieille langue française* », et qui voient parfois dans le progrès un « *véritable ennemi* ». Leur influence, favorisée par leur position sociale sera déterminante pour le mouvement régionaliste québécois dès le début du xx^e siècle.

17. Spécialiste du patrimoine oral, littéraire, mais ethnologue passionné, Bertrand Bergeron, évoque l'œuvre de M^{gr} Victor Tremblay pour l'histoire. À travers cette figure sont honorés les religieux historiens des « sociétés d'histoire et de généalogie », de ceux qui travaillent au bénéfice des « *petits, des obscurs, des sans-grades* ». une générosité qui honore ces hommes de cœur.

18. Un bel exemple significatif de « *passion patrimoniale* » nous est ici offert avec l'intervention du professeur et muséologue Philippe Dubé de l'Université Laval, synthétisant l'œuvre dans ce domaine